

## EXTRAIT

Un baladin ouvrit le spectacle par des exhibitions de chiens et de singes savants. Quand il se fut retiré, longuement applaudi, Jaufré me glissa à l'oreille :

— Jouvenel, préparez-vous. C'est votre tour. Faites-nous oublier cet histrion...

Invité, pour la première fois, à chanter mes poèmes devant une assistance aussi nombreuse que prestigieuse, j'en éprouvais plus de gêne et d'inquiétude que d'émotion et de fierté.

Je choisis de chanter une aube composée au début de mes amours avec Hélène, dans la petite maison de pierre rose. J'avais donné à cette œuvrette un titre sommaire : « Amour ». La dame Eustorgie ayant réclamé le silence, j'entrai dans l'arène et commençai à chanter : *Écoutez cette louange / En l'honneur de ma belle / Sa beauté est sans égale / Blanche et suave comme neige d'avril...*

Lorsque j'en eus terminé, Jaufré se leva, s'avança vers moi, m'embrassa et s'écria :

— Mes beaux seigneurs et belles dames, je salue en Peire Jouvenel le digne émule du prince des Troubadours, notre maître à tous, Bernart de Ventadour !

Des ovations saluèrent ces propos. Marcabru, qui détestait Bernart, resta de glace, si l'on peut dire, car il était occupé à éteindre le feu qui avait pris au ras de sa robe en frôlant un pot à feu. Il fit retentir quelques imprécations avant de prendre place à son tour dans le cercle de feu.

Je n'avais guère de sympathie pour ce personnage rugueux, mais je pris plaisir à l'entendre égrener les lamentations d'une demoiselle dont le fiancé venait de partir affronter les hérétiques en Palestine. Cette pièce intitulée « L'amie du croisé », chantée a capella, d'une voix aux accents riches et vigoureux, comme gravée dans le marbre, ne trahissait aucune émotion.

Les maigres applaudissements qu'il reçut ne le découragèrent pas. Il enchaîna avec un autre poème, « Le galant éconduit », qu'il se contenta de déclamer et qui n'eut pas plus de succès. La forme en était rigoureuse, mais la pièce absconse. Il y eut même dans l'assistance rires et moqueries sans qu'il se départît de son allure marmoréenne.

Le spectacle se poursuivit par des divertissements de jongleurs qui détendirent l'atmosphère, comme le vent dissipe les miasmes. Des histrions firent quelques tours de magie, jonglèrent avec des poignards... Une femme aux formes opulentes, vêtue à la mauresque, dansa sur une musique orientale en jouant avec un de ces gros serpents d'Afrique qu'on appelle des pythons...

Un silence respectueux accueillit l'entrée dans le cercle de feu du héros de la soirée, Jaufré Rudel. Il était accompagné de trois jongleurs qui préludèrent en jouant de la citole, de la flûte et du psaltérion.

Jaufré ôta son capulet de velours rouge, le glissa dans sa ceinture, peigna des deux mains son ample chevelure et, figé comme une statue, entonna son premier poème. Peu de spectateurs furent surpris d'en entendre le titre : « Amour de terre lointaine ». Je le connaissais, Limosy me l'ayant donné à lire, mais l'émotion me saisit dès la première strophe :

*Lorsque j'entends courir la source / Claire comme à chaque printemps / Lorsque s'épanouissent / Les fleurs de l'églantier / Que le rossignol répète / Et module sa chanson / Qui pourrait m'empêcher / De faire de même ?...*

Je transcris de mémoire le début de ce poème qui a tant fait pour sa gloire. Lorsque je me tournais vers Hélène, je surprénais, dans la clarté des torchères, des larmes au bord de ses paupières.

J'appréciai moins le second poème : « À la Princesse lointaine », qui ne faisait que reprendre les thèmes du premier. Autant que la qualité formelle de ces œuvres, c'est le mystère enveloppant cet amour asexué, qui me troublait. J'avais l'impression, en l'écoutant avec une grosse émotion dans la gorge, d'entrer dans un temple dédié à une déesse ou à une courtisane.